

L'avenir couleur argent

Autor(en): **Gross, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **74 (1994)**

Heft 2: **75e anniversaire de la Chambre de commerce suisse en France**

PDF erstellt am: **08.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-886678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'avenir couleur argent

François Gross, Journaliste, Rédacteur en Chef
de Radio suisse internationale, Berne

A Berne, au-dessus de l'entrée d'un grand magasin, un compteur électronique égrène le nombre de jours restants jusqu'au 1^{er} janvier 2000 : légèrement plus de deux mille en cette fin du mois de juin 1994. Sont-ils encore nombreux, parmi ceux qui passent sous cet ingénieux sablier, à croire aux vertus du progrès et à l'avènement du bonheur à la portée de tous ? Il n'est donné à personne de sonder les cœurs et les esprits de ces milliers de femmes et d'hommes qui s'en vont au travail et en reviennent. Mais, à les observer, on retire le sentiment d'une résignation uniforme, d'un désenchantement général. Et l'on ferait la même constatation dans toutes les grandes cités du monde, dans celles du moins où l'on se gausse d'appartenir à la société post-industrielle.

Que leur manquent-ils, pourtant, à ces humains ? Ils ont une activité professionnelle rémunérée, un logis, de quoi se nourrir et se vêtir, du temps pour leurs loisirs. Ils ne sont pas privés des libertés fondamentales. Ils peuvent se déplacer selon leur bon plaisir ; se réunir au sein de partis, de syndicats, de multiples associations ; s'exprimer sans craindre le knout ni le cachot ; acheter journaux et revues et choisir entre des dizaines de programmes radiophoniques et de télévision ; prier leur dieu dans le temple correspondant à leurs convictions ou s'abstenir d'en franchir le seuil. Enfants gâtés de systèmes démocratiques, consommateurs gavés d'utile autant que de superflu, ils boudent ce qui devrait être leur bonheur.

D'avantage, ils semblent atteints d'aboulie. Parfaitement au courant de ce qui fonctionne mal dans leur environnement, ils s'en accommodent sans broncher, dépourvus d'énergie vitale salvatrice, incapables de ce coup de reins qui sauve de la noyade. Les plus âgés se souviennent des années trente quand s'installaient au pouvoir les tyrans inventeurs des camps de concentration et des gou-lags. Leurs enfants ont vibré aux barricades soixante-huitardes. Leurs petits-enfants parlent de la drogue, du sida, du chômage. Tous ont vu, à l'écran d'une télévision omniprésente, le mur de Berlin s'écrouler, le communisme s'effondrer, Arafat serrant la main de Rabin et Mandela succéder à de

Klerk. N'y a-t-il donc pas lieu de se réjouir, de célébrer ces avancées de la liberté ? La planète ne manque pas de dirigeants politiques et de publicistes tressant des couronnes de louanges au libéralisme, désormais seul en scène, promoteur d'un monde de raison, où l'émulation du négoce capterait les instincts violents. Monde allégorique dans lequel l'argent serait le bon génie de la paix entre les nations, de l'harmonie entre les êtres humains.

L'ARGENT : GRANDEUR PUIS SERVITUDE DE L'HOMME

L'argent : le mot est lâché. Son triomphe était inscrit dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. Il s'était fait humble, se glissant sur un strapontin, cet article 17 et dernier du texte de 1789, un peu comme le pain quotidien à la fin du « Notre Père » des chrétiens. « *La propriété étant un droit inviolable et sacré...* » : tout est là. Il aura fallu deux pleins siècles dont cinquante années sans guerres entre les Etats bien nantis pour que l'argent établisse son hégémonie. Il est, maintenant, monté sur le trône. De serviteur qu'il doit être, il est sacré roi ; le moyen est désormais une fin. De fruit du travail, il est devenu simple jouet entre les mains de la spéculation. « *Pourquoi s'escrimer pour faire produire et vendre au moment où un coup réussi sur les taux de change de la bourse de New York ou d'ailleurs peut vous rapporter en quelques minutes 500 millions de dollars ?* » demande Cornelius Castoriadis dans un entretien publié en juin 1994 par « *La République des lettres* ».

L'argent ignore les frontières, bon-dit, grâce aux instruments de télécommunication, d'un bout du monde à l'autre. Quand il est sale, on le blanchit. Il s'infiltré dans les circuits de la politique, corrompt les dirigeants au point qu'il n'y a plus de pays qui n'ait son lot d'« affaires ». Il s'impose aux médias, éclabousse le sport et corrode

les ressorts des sociétés les mieux trempées. L'existence de régimes communistes, ou prétendus tels, aux frontières de l'Europe l'avait contraint à une certaine retenue. Il se débonde maintenant sans vergogne, allant jusqu'à menacer d'anarchie l'ex-Union soviétique.

L'INDIVIDU ROI

Ce capitalisme devenu fou, parce que mené à l'extrême de sa nature, sera la marque caractéristique de ces prochaines années. Sa chute, nullement prévisible mais inéluctable, provoquera des calamités autrement plus probables que le gel nucléaire tant redouté. Les premiers signes sont parmi nous. Le plein emploi, but visé de l'économie sociale de marché, est relégué au magasin des accessoires. Le chômage est revenu en force, que l'on croyait à jamais banni. Chacun s'accorde à reconnaître qu'il est installé à demeure dans des sociétés principale-



« ...L'argent ...de fruit du travail, il est devenu simple jouet entre les mains de la spéculation... ».

jeunes sont frappés dans leurs espérances. Les personnes âgées craignent soudainement pour leur statut précaire. Il n'est pas besoin d'aller au cinéma voir « *Germinal* » pour prendre conscience du fossé creusé entre les groupes favorisés et les laissés-

à tâtons son chemin dans une jungle d'informations. Là, il rencontre l'image qu'il fuit : rien à quoi s'accrocher dans cette cataracte de nouvelles où l'immonde et bestiale guerre est placée au même niveau que la compétition sportive. Entre le sang et les jeux affleure, furtive, cette réalité à laquelle les princes souhaiteraient que le quidam préférât la fiction. « *Nous ne pouvons dire ces choses à l'opinion qui n'est pas en état de les entendre* » disait à Françoise Giroud M. Valéry Giscard d'Estaing quand il était président de la République française. « Ces choses », ce sont les jours cruels qu'il faut traverser pour aller d'une ère de surabondance pour quelques peuples et quelques individus et de disette pour les autres à une civilisation où les richesses seraient plus équitablement réparties.

...« Dans l'ivresse de la prospérité quasi générale, personne n'a prêté l'oreille aux quelques voix criant dans le désert... »

ment tertiaires, soumises au choc de la concurrence de nouveaux venus sur le marché mondial. Depuis un siècle, les gouvernements des démocraties occidentales s'étaient attelés, avec plus ou moins d'opiniâtreté et des succès inégaux, à niveler les plus criantes des injustices sociales. Ils baissent les bras et en viennent à limiter les dégâts tant bien que mal. La misère, cachée ou à ciel ouvert, saute aux yeux des citadins qui la croisent dans les rues quand ils ne roulent pas dans des limousines aux vitres teintées. Les enquêtes des chercheurs la révèlent sans fard au cœur du pays le plus établi dans le bien-être, la Suisse. Les femmes, sismographes des mutations, sont au premier rang des victimes. Les

pour-compte d'une prospérité qui s'étiolé.

Ces bouleversements ont pris à la gorge la classe politique. Ils grippent les rouages du pouvoir. Dans l'ivresse de la prospérité quasi générale, personne n'a prêté l'oreille aux avertissements de quelques voix criant dans le désert. De telle sorte que les projets fondés sur la solidarité tombent sur le sol gelé d'une société atomisée. Il n'y a plus de communautés ; il n'y a plus que des individus. En pêchant dans les eaux troubles de cette mare d'égoïsmes, des mouvements politiques font recette. Ils tiennent en échec les desseins qui visent à recoudre le tissu social.

Claquemuré dans ses incertitudes, l'humain de cette fin de siècle cherche

Parcours ardu que l'on qualifie de « nouveau contrat social », expression baignant encore dans le flou du « *wishful thinking* ». L'enjeu est aussi simple que clair : la paix entre les nations et l'harmonie au sein de chacune d'elles. La voie passe par un assaut de bulldozer contre le mur de l'argent. Il sera plus résistant que celui de Berlin. Mais s'il n'est pas réduit à hauteur d'homme, il écrasera ceux qui s'imagineraient être protégés par lui. ■